



HAL
open science

Babylone

Maud Pérez-Simon

► **To cite this version:**

| Maud Pérez-Simon. Babylone. Dictionnaire des lieux mythiques, 2011, p. 127-131. hal-03911756

HAL Id: hal-03911756

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-03911756>

Submitted on 23 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

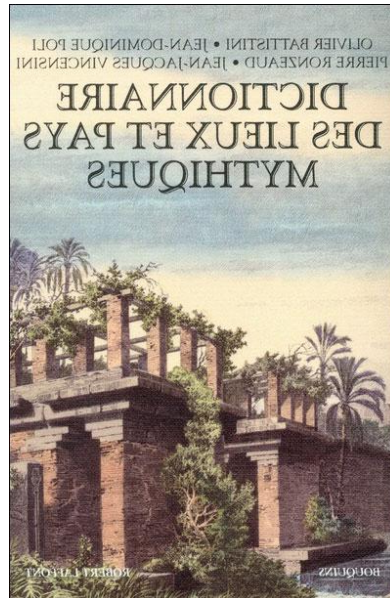
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Maud Pérez-Simon, « Babylone/(Le Caire) », *Dictionnaire des Lieux mythiques*, O. Battistini, J.-D. Poli, P. Ronzeaud, J.-J. Vincensini (dir.), Paris, Robert Laffont, 2011, 127-131.

NB : Cet article a été publié dans le Dictionnaire dans une version légèrement abrégée. La présente version n'est donc pas strictement identique à la version publiée.



Babylone

Les débuts de Babylone remontent au 3^e millénaire av. J.-C, mais la ville ne connaît son apogée que pendant deux courtes périodes : 1792-1750 et 632-539 avant J.-C. C'est de la dernière que l'Ancien Testament garde le souvenir. L'empire néo-Babylonien embrassait alors toutes les terres cultivées et les steppes du Proche-Orient située à l'ouest du Tigre. La capitale était réputée pour sa puissance guerrière et sa richesse due au commerce, richesse qui s'est reflétée dans l'architecture, dans des édifices d'une splendeur inconnue jusque-là. Le souvenir des jardins suspendus de Babylone, l'une des sept merveilles du monde, s'est perpétué bien au-delà de leur destruction. Le palais de Nabuchodonosor, le temple du Dieu Mardouk, la somptueuse porte d'Ishtar, la voie processionnelle et la ziggourat (grande tour que l'on a identifiée à la tour de Babel) retrouvés par des archéologues au XIX^e siècle, faisaient le luxe et l'agrément de la ville. Centre culturel de l'orient, Babylone attirait aussi les visiteurs par la nouveauté de sa réflexion sur le droit, en médecine et en sciences. Ce lieu d'émulation intellectuelle a vu le perfectionnement des arts de divination et d'astrologie.

On a gardé de Babylone les récits de visiteurs émerveillés : Ctésias de Cnide (médecin d'Ataxerxès) vers -400, Diodore de Sicile au I^{er} siècle, Strabon, géographe au siècle d'Auguste, et Quinte Curce dans ses *Histoires d'Alexandre le Grand*, datées du I^{er} siècle après J.-C. Dans la plus ancienne, la plus longue et la plus célèbre description que l'on conserve de Babylone, *L'Enquête*, Hérodote témoigne de son admiration, alors que la ville était déjà sur le déclin. Au début de notre ère, elle est abandonnée et sert de carrière. Le souvenir extasié qu'elle avait laissé n'en est pas moins perpétué et l'on trouve chez Orose, un

auteur chrétien du Ve siècle, qui écrit une *Histoire des païens* pour saint Augustin une description de la ville très précise et fidèle à ce que l'on sait aujourd'hui de l'original. La ville est construite sur un plan carré, les murs sont de briques cuites assemblées avec du bitume, l'enceinte est gardée par cent portes de bronze. À cette date, ce qui reste de la ville est déjà complètement ensablé.

Lorsque le Moyen-Âge évoque Babylone, c'est d'une cité disparue depuis presque quinze siècles que l'on parle. La fascination des auteurs médiévaux pour Babylone est héritée des sources antiques, mais la condamnation non-ambiguë dont elle est victime est issue majoritairement de la Bible. C'est l'Ancien Testament qui va fournir au Moyen-Âge l'essentiel des détails et notamment des précisions historiques sur l'influence politique de la ville et sur son caractère belliqueux. Au moment de sa plus forte expansion, l'empire babylonien a en effet mis fin à la domination assyrienne, puis à la puissance égyptienne. C'est alors que le petit royaume de Juda est tombé en son pouvoir. Nabuchodonosor a anéanti Jérusalem en 597 avant J.-C., détruit les objets du temple de Salomon et exilé le roi Jioakin. Sédécias, mis sur le trône par le pouvoir babylonien a fomenté une révolte en -587. En guise de punition, Jérusalem est assiégée et dévastée ; c'est la seconde déportation, dont la Bible conserve le douloureux souvenir dans le livre de Jérémie et dans les Psaumes. À partir de ce vécu historique, Babylone est devenue le symbole de l'oppression qu'Israël subit dans l'histoire. Comme telle, Babylone est condamnée à disparaître, châtiée à son tour par Dieu. Sa splendeur ne peut ni ne doit durer. La Bible nous dit qu'Ésaïe annonça sa destruction (Es 13.19). De même, Jérémie prédit qu'elle deviendrait un tas de ruines (Jr 51,37) et Daniel prophétisa qu'elle serait conquise par les Mèdes et les Perses (Dn 5, 26-28), ce qui arriva en 538 av JC.

Babylone est exemplaire du châtement que Dieu réserve aux insoumis, elle prend valeur universelle dans l'Apocalypse de saint Jean car elle représente toutes les cités fondées sur de fausses valeurs, où les instincts de domination et de luxure sont érigés en absolus. Dans la Bible (Dan. 2), Daniel annonce la chute de Babylone, car elle symbolise la cité terrestre et porte déjà en elle sa condamnation future : son destin sera de tomber car elle s'édifie sur de fausses valeurs. Tout sera détruit car tout était bâti sur des valeurs uniquement temporelles. Le symbole de Babylone n'est pas celui d'une splendeur condamnée pour sa beauté, c'est celui d'une splendeur viciée qui s'est condamnée elle-même, en détournant l'homme de sa vocation spirituelle. Babylone symbolise le triomphe passager d'un monde matériel sensible.

Sur le plan symbolique, Babylone est donc l'antithèse de la Jérusalem céleste et du Paradis. Dans l'Écriture, Caïn le meurtrier fut le premier constructeur de cité (Genèse 4,17) et on lui attribue la construction de Babylone, la cité charnelle centrée sur l'amour de soi. La cité spirituelle, centrée sur l'amour de Dieu, tiendrait ainsi son origine d'Abel. Saint Augustin travaille cette antithèse dans son commentaire du psaume 61 et dans la *Cité de Dieu*.

La séparation définitive des deux cités et de ce qu'elles représentent n'interviendra selon la Bible qu'au jour du jugement dernier pour voir le triomphe de Jérusalem. Babylone symbolise par extension toute cité corrompue. Dans l'Apocalypse, elle désigne ainsi cryptiquement Rome (Ap, 14,8), la grande ville corrompue par les plaisirs matériels et c'est le terme qu'emploie saint Bernard pour condamner Paris lorsqu'elle devient au XIIIe siècle un centre urbain important, et donc un lieu de perdition. Il crie aux maîtres et aux étudiants de Paris : « Fuyez du milieu de Babylone, fuyez et sauvez vos âmes (...) Tu trouveras bien plus dans les forêts que dans les livres ». Au contraire l'abbé Philippe de Harvengt adresse en ces termes une lettre à l'un de ses jeunes disciples : « Poussé par l'amour de la science, te voilà à

Paris et tu as trouvé cette Jérusalem que tant désirent. C'est la demeure de David, du sage Salomon (...) Heureuse cité où les livres saints sont lus avec tant de zèle ! »

Terme repoussoir, Babylone est représentée allégoriquement dans l'Apocalypse par une femme assise sur une bête

Je vis une femme montée sur une Bête écarlate, couverte de noms blasphématoires, qui avait sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelante d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle tenait en main une coupe d'or pleine de ses abominations et des souillures de sa prostitution. Sur son front était inscrit un nom mystérieux : « Babylone la grande, mère des impudiques et des abominations de la terre. » Je vis cette Femme s'enivrer du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. (Apocalypse, 17)

Elle personnifie l'idolâtrie qui sera châtiée. La coupe en or qu'elle tient signifie la fausse sainteté. Cet attribut est issu de Jérémie (51,7) : « Babylone était dans la main de l'Eternel comme une coupe d'or qui enivrait toute la Terre. Les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi elles sont en délire. » Le commentaire de l'Apocalypse par le moine Beatus de Liébana au VIIIe siècle a influencé tout le Moyen-Âge. Il montre entre autres comment la grande Prostituée de l'Apocalypse, voluptueuse et fastueuse, mène une vie de délices dans un luxe effréné. Il dénombre en une longue liste les vices qui la définissent et la caractérisent en établissant une équivalence entre femme et bête. La Prostituée de Babylone sert elle aussi de repoussoir et saint Bernard la décrit dans une lettre adressée à une jeune fille, Sonia, dont il se veut le directeur spirituel. Il dit que la grande Prostituée est vêtue de pourpre mais que son âme est en lambeaux et qu'il faut apprendre à voir derrière les apparences.

Si elle fait l'objet d'une condamnation dans la littérature religieuse médiévale et si en tant que parangon de la corruption elle sert de contre modèle, Babylone offre une toute autre image dans la littérature romanesque. Elle représente l'Orient avec toutes ses richesses, son raffinement, son érotisme et ses innovations techniques.

Précisons pour commencer que sous le nom de Babylone se cache bien souvent dans la littérature médiévale la ville du Caire, Babylone étant considéré comme le nom de la citadelle du Caire. Cette confusion était facilitée par l'assimilation dans l'imaginaire de la tour de Babel que l'on situait souvent à Babylone (voir l'article « Babel ») et le phare d'Alexandrie. C'est dans ce sens qu'emploient ce terme l'auteur de la *Chanson de Roland* (fin du XIe siècle), Jean Bodel dans le *Jeu de saint Nicolas* (fin du XIIe siècle) et Robert de Clari dans *La chanson de Constantinople* (XIIIe siècle), tandis qu'Alexandre de Paris pense à la Babylone de Mésopotamie lorsqu'il fait dire à son héros, « Moi, j'irai conquérir l'Egypte jusqu'à la Mer Rouge, je prendrai Babylone avec l'aide de mes troupes : je veux avoir la tour qui se dresse vers le ciel et tuer le serpent qui, dit-on, veille toujours. » (*Le roman d'Alexandre en vers*, III, 136 – XIIe siècle).

La véritable localisation de la ville est de peu d'importance dans la mesure où elle fait l'objet d'une description fantasmagique et qu'elle est finalement décrite dans les mêmes termes qu'elle soit égyptienne ou mésopotamienne.

Les deux grandes descriptions que l'on possède dans la littérature médiévale sont dans *Floire et Blancheflor* (mil. du XIIe siècle) et dans le manuscrit de Venise du *Roman d'Alexandre en vers*.

Floire et Blancheflor a été composé par un clerc tourangeau vers 1150. Dans ce roman qui évoque les amours puis la séparation de deux jeunes gens dans une atmosphère orientale, on trouve la description de Babylone au moment où Floire qui souhaite sauver Blancheflor enfermée dans le palais de l'émir de Babylone se fait décrire la ville par ses hôtes. Babylone est d'abord décrite comme la ville fortifiée par excellence : « Babylone mesure, je crois, vingt

lieues dans chaque sens. Le rempart qui l'entoure est très haut. Il forme une enceinte parfaite de proportions et il est entièrement fait d'un mortier qui résiste aux pics d'acier ; il a quinze toises de hauteur et ne craint les assauts de nulle part. Cent quarante portes surmontées de puissantes tours fortifient l'enceinte. (...) A l'intérieur de Babylone, il y a plus de 700 tours où résident les vassaux de l'émir ». La cruauté de l'émir n'est pas moindre que celle de Nabuchodonosor, le tyran biblique, car une fois par an, il fait décapiter sa jeune épouse pour en prendre une nouvelle. Il tient enfermées toutes les candidates potentielles, les vierges du royaume qui ont su attirer son oeil, dans une grande tour ronde située au centre de la ville. Cette tour est gardée par 4 veilleurs et 10 gardiens féroces et armés qui châtient quiconque ose ne serait-ce que lever les yeux sur la tour. Toute en marbre vert, elle est surmontée d'une coupole en or pur, et d'une escarboucle qui brille jour et nuit pour guider les voyageurs, souvenir du phare d'Alexandrie. La « Tour-aux-Pucelles » incarne tous les aspects du merveilleux technique rêvé pour l'Orient. Les étages supérieurs ne sont soutenus que par un pilier central en marbre cristallin et dans ce même pilier est acheminée une eau très pure qui dessert chaque étage. Les 240 chambres sont faites de marbre, de myrrhe et d'ébène, bois qui repoussent les reptiles et les nuisibles. Les plafonds sont couverts d'une tenture peinte d'or et d'azur et représentant l'histoire des anciens et leurs batailles. Par un ingénieux système de galeries, les jeunes filles affectées, deux par deux, au service de l'empereur, peuvent se rendre dans ses appartements sans quitter la tour.

Mais le palais pâlit devant la sophistication du jardin de l'émir, lui aussi caractérisé comme un lieu fortifié avant de symboliser la richesse et l'inventivité technique de l'Orient. Il est entouré de deux enceintes : la première est l'Euphrate, large fleuve de Paradis que l'on ne peut traverser mais qui recèle de pierres précieuses (topazes, jaspes, rubis...). Le mur fortifié est couvert de peintures or et azur, et chaque créneau surmonté d'un oiseau d'airain, qui chante quand le vent souffle et dont le chant peut amadouer toutes les bêtes féroces comme le léopard ou le tigre. Chaque obstacle est à la fois infranchissable, inestimable dans sa richesse, plaisant par sa rareté et insolite dans sa singularité.

L'intérieur du jardin est conçu comme un lieu de délices : les vrais oiseaux s'y mêlent aux faux pour faire retentir une agréable mélodie, douce au cœur des amoureux. Les arbres fruitiers se mêlent aux épices les plus rares et aux senteurs les plus douces. Quiconque, dit l'auteur, respire ce parfum et entend le ramage des oiseaux se croit au Paradis. La réminiscence du Paradis est complétée par la présence, au milieu du jardin, d'une source pure surmontée d'un arbre. Cet arbre ne perd pas une fleur sans qu'une autre repousse, il est entièrement rouge et on l'appelle l'Arbre d'Amour. La description ne peut toutefois se terminer sur une comparaison unanime entre le jardin de l'émir musulman et le Paradis. Ce lieu est aussi celui de la ruse, de la magie maléfique et de la cruauté raffinée. L'émir fait d'abord traverser aux jeunes filles le ruisseau limpide qui court sur un gravier d'or. Si la jeune fille n'est plus vierge, l'eau se trouble et la jeune fille est abattue et envoyée au bûcher. Elles doivent ensuite toutes passer sous l'arbre et l'émir choisit celle sur qui tombera la première fleur, mais il peut faire tomber par magie la fleur sur la tête de celle qu'il préfère.

Mélange de danger, de séduction des sens et d'artifice, le palais et le jardin de l'émir sont la représentation topique de ce que représente Babylone et l'Orient en général dans l'imaginaire médiéval. Babylone n'est décrite ici que par l'intermédiaire de sa tour. Il est intéressant de remarquer que Babylone est décrite comme un Paradis, mais un Paradis inversé comme dans la Bible elle représente l'opposé symétrique du royaume céleste.

Christine de Pizan, auteur de la fin du XIV^e siècle, fait plusieurs allusions aussi à Babylone dans sa cité des dames, « la plus forte cité qui oncques fust faite ». Elle en attribue la consolidation à la reine Sémiramis « En plus de ses nombreuses et remarquables conquêtes, Sémiramis reconstruisit et consolida les fortifications de la ville de Babylone, fondée par

Nemrod et les géants, et sise dans la plaine de Shinéar » (I,15). C'est à cette reine légendaire de Babylone que l'on attribue aussi souvent, à tort, la construction des jardins suspendus. Femme conquérante et amante sophistiquée, elle aimait à faire mourir ses conquêtes masculines. Elle est l'incarnation féminine de cette Babylone aux séductions délétères.

[M.P.-S.]

Renvois :
Babel, Inde

Bibliographie :

Auteurs antiques et médiévaux

- Jean Bodel, *Le jeu de saint Nicolas*, A. Henry (éd. et trad.), Académie Royale de Belgique, Mémoires de la classe des lettres, collection in-8°, 2e série, T.LXV - fascicule 2, 1981, (3e édition remaniée), v.232 – 4.
- La Chanson de Roland, Le livre de poche, coll. Classiques médiévaux, I.Short (trad.), 1997, v.2614.
- *The letters of Bernard of Clairvaux*, B. S. James (trad.), Sutton Publishing, 1998 (1953).
- Christine de Pizan, *La cité des dames*, Stock/Moyen-Âge, Paris, 2000 (4^e édition), livres I et II.
- Robert de Clari, *La conquête e Constantinople, Historiens et chroniqueurs du Moyen-Âge*, A. Pauphilet (éd.), Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1952, pp.10 et 93.
- Ctésias de Cnide, *La Perse, l'Inde, autres fragments*, D. Lenfant (éd.), Belles Lettres, Paris, 2004.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Tome II, Livre II, B. Eck (trad.), Belles Lettres, Paris, 2003.
- Hérodote, *l'Enquête*, Livres I-IV, A. Barguet (trad.), Gallimard, Paris, 1985.
- *The Medieval French Roman d'Alexandre*, A. Foulet (éd.), Volume III: Version of Alexandre de Paris: Variants and Notes to Branch I. Elliott Monographs, vol. 38, Princeton University Press, Princeton, 1949, pp.61-100 pour la version du manuscrit de Venise.
- Quinte Curce, *Histoires*, Tome I, Livre III-VI, H. Bardon (trad.), Paris, 2003 (5^e éd.).
- Robert d'Orbigny, *Floire et Blancheflor*, Champions Classiques Moyen-Âge, 2, Paris, 2003.
- *Il medio-oriente di Strabone, Libro XVI de la geografia*, N. Biffi (éd.), Bari, Edipuglia, 2002.
- Orose, *Histoires contre les paiens*, M.P. Arnaud-Lindet (éd.), Budé, Paris, 1990, voir livres 2, 3, 7.

Critique contemporaine

- Catherine Croizy-Nacquet : « La description de Babylone dans le ms de Venise du *Roman d'Alexandre* (vv.7759-8078) », *Bien dire et bien apprendre*, 11, 1993, pp.131-141.
- Amaya Arizaleta, « Le centre introuvable, la baylone castillane du Libro de Alexandre », *Licorne* (Poitiers), 34, 1995, pp.145-153.
- Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen-Âge*, Seuil, Paris, 1985 (1957), chapitre « Paris : Babylone ou Jérusalem ? ».
- Jacques le Goff, « Babylone ou Jérusalem : la ville dans l'imaginaire collectif au Moyen-Âge », *Critique*, numéros 373-374, 1978, pp.554-559.
- Martine Malinski, *Des opposés à l'unité : Babylone et Jérusalem dans les enluminures du Haut Moyen-Âge*, Thèse en philosophie de l'art sous la direction de M. Podgorny, Université Paris IV, 2003, 3 vols.

- Raoul Manselli, « La terza eta, Babylon e l'antecristo mistico », *Bullettino dell'Istituto italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano*, 82, 1970, pp. 47-79.
- Maurice Pontet, *L'exegèse de saint Augustin, prédicateur*, Paris, Aubier, 1946, p.392.
- David J. A. Ross, « Nectanebus in his palace : a problem of Alexander iconography », *Studies in the Alexander Romance*, The Pindar Press, London, 1985, pp.315-337.